

Introduction

Agop J. Hacikyan

Volume 34, numéro 1 (199), février 1992

Chanter dans les ruines : les littératures de l'Arménie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32011ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Hacikyan, A. J. (1992). Introduction. *Liberté*, 34(1), 7–13.

AGOP J. HACIKYAN

INTRODUCTION

J'aimerais savoir quelle puissance mondiale serait capable de détruire cette race. Cette petite tribu de gens sans importance qui ont combattu et perdu toutes leurs guerres, dont les monuments sont en ruines, dont la littérature n'est jamais lue, la musique n'est jamais entendue et aux prières desquels personne ne répond plus. Allez-y! Essayez donc de détruire l'Arménie. Voyez si vous en êtes capable. Envoyez ses enfants dans le désert sans pain, sans eau. Brûlez leurs maisons et leurs églises. Et vous verrez s'ils ne sauront pas rire, chanter et prier à nouveau. Car lorsque deux d'entre eux se rencontrent, n'importe où dans le monde, voyez s'ils ne savent pas recréer une nouvelle Arménie!

William Saroyan

Lorsqu'on m'a demandé de préparer, en collaboration avec Gabriel Basmajian, un numéro spécial pour *Liberté* qui serait entièrement consacré à la littérature arménienne, je me suis tout de suite posé la question: que signifie pour moi la littérature arménienne et comment pourrais-je la faire partager à nos lecteurs québécois?

Pour moi, et en réalité pour tout Arménien né dans le vieux pays ou ailleurs, la littérature arménienne est le reflet de son lointain passé, de son histoire, de sa religion et de ses traditions. Mais elle reflète avant tout la longue lutte

du peuple arménien contre les puissances étrangères qui ont constamment menacé son existence, tant sur le plan physique que spirituel. Ce combat a trouvé sa signification profonde dans l'expression artistique de la nation en parvenant à faire rayonner la réalité arménienne.

C'est essentiellement ce combat intérieur que j'aimerais faire partager au lecteur québécois, combat qui, au cours des siècles, s'est transformé en langage esthétique. Je pense qu'en raison de son propre héritage artistique et culturel, le lecteur québécois sera à même d'apprécier cette nouvelle expérience littéraire. Il ne manquera pas de comprendre les efforts artistiques d'une nation qui a réussi à survivre en dépit de forces adverses toujours prêtes à l'anéantir.

Ma véritable initiation à la littérature québécoise remonte à la fin des années cinquante, lorsque j'ai décidé de m'établir au Québec. Il faut avouer qu'auparavant ma connaissance de la littérature canadienne-française se limitait à ses grands classiques comme *Maria Chapdelaine*, de Louis Hémon, *Trente Arpents*, de Ringuelet. Ce n'est qu'au cours de mes études supérieures à l'université de Montréal que j'ai été amené à découvrir d'autres auteurs, dont les premiers furent Gabrielle Roy, Anne Hébert, Yves Thériault, Gérard Bessette, suivis de plusieurs autres écrivains de langue anglaise.

Malgré l'atmosphère unique, l'imagerie et la force émotionnelle qui se dégagent des œuvres lues au cours de ces années, j'ai rarement fait de découvertes étonnantes, ce qui ne m'a pourtant pas empêché d'être très impressionné par la force créatrice de ces écrivains et par leur infatigable engagement envers leur art. Aujourd'hui, je suis convaincu que ma réaction d'alors était imputable à certaines affinités que j'ai cru déceler chez plusieurs écrivains québécois et arméniens.

Mais peut-on comparer la littérature arménienne, trois fois millénaire et possédant une riche tradition littéraire, ancienne et classique, à la littérature québécoise, relative-

ment jeune, qui n'appartient pas à une nation persécutée et massacrée comme l'est celle des Arméniens? Au fil de mes lectures, j'ai cependant relevé certains archétypes littéraires, par exemple, la mort et la renonciation ou la lutte entre l'opprimeur et la victime¹. À l'époque de la Révolution tranquille, dans les années soixante, j'ai fait la connaissance d'écrivains québécois qui commençaient alors à s'interroger sur leur identité, sur la fragilité de leur langue et de leur culture, face aux dangereuses pressions du continent nord-américain anglophone. Jusque-là, les écrivains francophones du Canada s'étaient surtout préoccupés de la survie de leur peuple sur une terre peu hospitalière, dotée d'un climat rigoureux; leur préoccupation majeure devenait maintenant leur engagement idéologique, axé sur la défense de la culture française et québécoise.

Les écrivains arméniens, quant à eux, en dépit des migrations massives de leurs compatriotes en Amérique du Nord, se sont mis à considérer le Nouveau Monde comme un lieu dangereux, susceptible de menacer leur propre identité et leur culture.

Avant d'en venir à ces réflexions, j'avais déjà essayé d'établir certains parallèles entre les auteurs québécois et arméniens; mes premières tentatives furent récompensées et mon diagnostic confirmé, lorsque je constatai qu'on retrouvait souvent des similitudes entre les thèmes et l'imagerie utilisés dans les deux littératures. Cette similitude venait d'un certain mode de pensée et d'une façon d'aborder les sujets communs aux deux cultures, lesquelles, tout en étant différentes, semblaient liées par une évidente solidarité intellectuelle.

Mon but n'est pas de comparer les littératures arménienne et québécoise, qui ont évolué séparément, selon un

1. À ce sujet, voir Roch Carrier, *La guerre, Yes Sir! et Il est par là le soleil*, cité par Margaret Atwood, dans «Québec: Burning Mansions», *Survival*, 1972, p. 219-223.

contexte historique propre à chacune. Mon intention n'est pas non plus de prouver que la littérature de ces deux nations refléteraient des objectifs politiques et artistiques similaires. Je veux simplement prévenir le lecteur qu'en lisant les textes de cette anthologie il sera vraisemblablement ému. Peut-être se sentira-t-il solidaire et montrera-t-il de la compréhension envers un peuple qui, comme les Québécois, a exprimé vivement son angoisse quant à sa survie sur le plan culturel, religieux et national — à la différence que l'Arménien vit souvent loin de sa terre natale, dans une diaspora disséminée aux quatre coins du globe.

Il est vrai que la littérature a souvent profité des calamités et des malheurs du monde, qui sont en somme des symboles de l'angoisse universelle, et que les souffrances de l'humanité ont souvent servi de raisons à ceux qui étaient épris de justice et voulaient lutter contre l'indifférence. Les écrivains arméniens, surtout ceux de la génération postérieure à l'holocauste² dévoilent leur chagrin, leur idéal et les rêves de leurs compatriotes dispersés de par le monde. L'histoire de l'Arménie contemporaine, les déportations, la lutte pour la liberté de la nation, la constante duplicité des autres nations et la nostalgie de la terre ancestrale sont autant de thèmes clés qui animent leur poésie et leur prose. Bon nombre des écrits rassemblés dans ce recueil proclament l'identité nationale et les aspirations du peuple arménien.

Les thèmes de l'exil et de la déportation ont occupé une place importante dans plusieurs littératures nationales. C'est de ce point de vue que l'on peut voir une certaine ressemblance entre les Arméniens et les Acadiens, par exemple avec un récit comme *Évangéline*, lié lui aussi à une

2. On appelle ainsi le génocide des Arméniens que les Turcs de l'Empire ottoman ont perpétré en 1915. Ce n'est qu'en 1946 que le terme génocide fut utilisé pour la première fois par le juriste Raphaël Lemkin pour désigner l'holocauste des juifs.

déportation, celle des Acadiens. À la différence, cependant, que la majorité des Acadiens ont réussi à regagner la patrie d'où ils avaient été expulsés.

L'écrivain arménien, qui fait évoluer habilement ses personnages dans des situations de force, analyse des problèmes d'intérêt national et, grâce à son imagination fertile, crée des caractères et des événements précis, vit souvent replié sur lui-même au sein de la collectivité arménienne. Un grand nombre de poètes et de prosateurs arméniens ont beaucoup écrit sur le passé, souvent pour déplorer ce qu'il a été. D'autres se sont intéressés aux problèmes contemporains, mais sans se détacher complètement du passé. Tous ont montré une grande fierté à l'endroit de leur culture, qu'au fil des siècles ils ont enrichie de leur propre contribution.

Quel que soit le thème ou le sujet abordé dans ses œuvres, l'auteur doit toujours chercher à atteindre l'universel. Les romans qui traitent de sujets spécifiques comme le génocide arménien devraient aussi se faire les témoins d'expériences universelles. Dans chaque tragédie brûle la flamme de l'espoir, c'est à nous d'en tirer une leçon. Cet aspect particulier attirera l'attention du lecteur tout en lui faisant découvrir une autre littérature — en l'occurrence, la littérature de l'Arménie et des Arméniens du monde entier.

Les thèmes de l'extermination, de l'isolement, de l'éloignement de la terre natale et la crainte de perdre sa langue ne sont que quelques thèmes privilégiés de la littérature arménienne. Comme l'écrivain québécois qui a su s'affirmer et se forger une nouvelle identité, l'écrivain arménien a voulu regarder son héritage littéraire d'un œil nouveau et étudier sous un angle différent le passé de son peuple, où se confondent mythe et réalité.

Pour un écrivain arménien, écrire a toujours été un geste isolé et très personnel, puisque la langue arménienne n'est parlée que par quelque six millions d'Arméniens de l'Arménie et de la diaspora. En revanche, l'écrivain québé-

cois de langue française, qui s'adresse à un public aussi restreint dans son pays, peut espérer rejoindre des lecteurs au-delà des frontières du Québec, grâce au rayonnement du français. Par ailleurs, certains écrivains arméniens de la diaspora ont tenté aussi de s'exprimer dans la langue de leur pays d'accueil — français, anglais, espagnol ou autre. On trouve dans cette catégorie des écrivains très intéressants, notamment William Saroyan, qui jouissent d'une réputation internationale. Même si ces auteurs s'expriment dans une autre langue que l'arménien, ils écrivent toujours en fonction de leur héritage culturel et de leurs valeurs nationales.

En général, l'écrivain arménien s'identifie à sa nation, à son langage et à sa culture. Son inspiration naît de ses rêves et des tribulations qu'il subit. Mais la tristesse de l'existence a souvent servi d'aiguillon à sa détermination.

Il faut se rappeler que les années qui vont de 1895 à 1920 ont été les plus tragiques dans l'histoire de la nation. Durant cette période, on a non seulement déploré la perte d'Arméniens mais aussi celle de leurs œuvres. Les rivières ont tristement charrié des flots rougis par leur sang et noircis par l'encre des manuscrits qui criaient leurs angoisses et leurs espoirs. Il faut se souvenir aussi des écrivains et des intellectuels arméniens qui ont péri dans les goulags de la Sibérie. L'atrocité des crimes perpétrés contre eux est indicible, et si rien ne peut les ramener à la vie, du moins leurs écrits resteront éternels, tels des monuments à la mémoire de l'héritage arménien.

Le choix des œuvres qui est proposé dans ce recueil ne saurait être autre chose qu'une modeste esquisse de la littérature arménienne de ses origines à nos jours; il veut montrer les efforts constants des écrivains arméniens qui ont œuvré et œuvrent toujours, en dépit des épreuves endurées par leur peuple. Depuis le vent de liberté qui a balayé le monde communiste et l'accession à l'indépendance de l'Arménie contemporaine, un immense désir d'émancipa-

tion habite le peuple arménien et les Arméniens qui vivent sous tutelle. Ce désir aura certainement des répercussions énormes sur la littérature arménienne des années à venir.